

Laurent Guyonvarch

**CARNET DE VOYAGE
EN AMERIQUE LATINE
(1994)**

EN DIRECTION DE SANTIAGO

La route qui s'étire de l'aéroport jusqu'au cœur de Santiago ressemble à un ruban déroulé sur l'immensité nue du paysage, dont la platitude ne fait qu'accroître le manque de perspective de la terre et du ciel.

Un chilien avec lequel j'ai lié connaissance durant le trajet en avion accepte volontiers de m'emmener avec lui jusqu'au centre-ville, à une vingtaine de kilomètres de là. Sa femme nous attend dans une voiture, à l'entrée de l'aéroport. Nous la rejoignons à présent.

A travers la vitre le ruban gris de la route, qui s'étale sous mes yeux, se rapproche maintenant de plus en plus de moi, tout doucement, inévitablement; à tel point que j'ai la sensation de pouvoir me confondre avec lui, de pouvoir me dissoudre dans son apparente infinité. Tour à tour c'est le vide, le silence, la dureté du sable et de la pierre que la voiture dépasse lentement, et comme en douceur. Puis, au fur et à mesure que nous nous rapprochons de Santiago, le paysage change de physionomie. Ce sont alors les constructions précaires et désordonnées de planche et de pisé, les murs de béton, les boutiques bariolées de couleurs qui défilent les unes après les autres, comme par soucis d'ordre et de présentation ; ce sont aussi les visages des hommes, de plus en plus nombreux, la lourde ténacité de ces visages qui semblent préoccupés par quelque chose que je ne sais pas et que j'ignore, quelque chose de dur, d'invincible et de joyeux à la fois; et je suis là, sur cette route qui me mène à la logique implacable de mon destin, j'aperçois enfin la ville, et j'entre dans ses entrailles, dans la circulation inouïe de ses individus, de ses transports en commun et de ses voitures; dans la complexité des bruits, des odeurs et de l'agitation, qui se répandent ensemble comme en un halo de fumée diffuse dans la ville.

A la rigueur je pourrais encore me croire dans une de ces grandes métropoles européennes où l'on peut éprouver la même sensation de multiplication à l'infini des êtres et des choses. Mais non. Ici, je suis à Santiago, claquemurée dans son apparence tapageuse, et pourtant déjà atteinte d'une bienheureuse lenteur, d'un élargissement du temps de sa respiration qui m'envahit profondément. Premier jour, là-bas, en Amérique latine, et une conviction que je découvre sans que cela ne fut jamais aussi évident que maintenant, à ce moment précis. J'ai enfin réglé ma montre à l'heure inestimable de vivre.

LE DÉSERT D'ATACAMA

Sur la route de San Pedro de Atacama. Du désert. Rien que du désert. Paysage lunaire, étrange et aride où la nature a façonné la roche d'une façon délirante, et pourtant avec une précision telle que tout ce que l'on peut voir nous interpelle au plus profond de nous-mêmes, nous interpelle dans sa façon d'être expressive et humaine: amoncellement de formes triangulaires qui se superposent ou qui sont étroitement collées les unes contre les autres, comme des pointes de hérisson plus ou moins régulières, plus ou moins grandes ou petites; répétition de vallons et de collines où ces formes triangulaires sont plantées comme des arbres en pierre et de couleur ocre, relevant leur cime vers le haut, vers le soleil, harmonieusement.

Non, ici, on ne sent pas écrasé par la vastitude du paysage mais au contraire on se sent comme rassuré et surtout plus enclin à être humain, oui c'est ça; plus enclin à le devenir dans tous les cas.

COMMENT ON VIT ICI

Atacama. Ou la joie sans compromis qui entre dans chaque maison, comme un feu lent, calme, et voluptueux pour se dissiper ensuite presque imperceptiblement sur chaque visage d'homme, de femme et d'enfant qu'elle rencontre. Ici la lumière règne avec une insouciance d'enfant. Le monde est chaque jour plus différent et envoûtant au fur et à mesure que l'on se laisse envahir par ce quelque chose de doux et de pénétrant qui semble accompagner comme son ombre le paysage et les êtres vivants dans cette vaste étendue d'aridité minérale. C'est comme si ici l'âme et le corps avaient résolu de rester liés, unis dans une légèreté qui pourrait ressembler à une extase.

Quand au poids de la réalité intraitable et laborieuse, il n'en est pas pour autant présent. Ici, vu la sécheresse du lieu, ce n'est certainement pas un hasard si l'on voit la devise *Agua es la vida* un peu partout dans la région car les conditions de vie y sont très précaires. C'est vrai, il n'y pas beaucoup de moyens de subsistance et pour ainsi dire presque rien à Atacama. Mais on persévère avec ce qu'on a et c'est déjà ça de pris, on ne se fait pas de soucis immodéré pour le lendemain car on vit modestement et on s'installe sans peur dans le moment présent, on ne demande pas trop, on n'est pas excessif, on se suffit à soi-même.

UNE HISTOIRE DE VOL

A partir d'Arica je veux joindre le parc national de Lauca, à la frontière bolivienne. Je dois donc prendre l'autocar qui va à la Paz et qui s'arrête en chemin au petit village de Parinacota.

Il est environ six heures du soir, j'attends l'arrivée du bus devant l'agence de voyage spécialisée dans ce genre de trajet. Il y a déjà beaucoup de monde. La plupart sont des chiliens, mais aussi des boliviens de retour au pays, après avoir certainement tentés de conclure à Arica quelques juteuses affaires commerciales. Les visages sont calmes et concentrés sur le départ imminent, quelques-uns fument, en prenant leur temps, une dernière cigarette dont la fumée se dilate en un halo blanc, épais et sec qui se perd dans la nuit de plus en plus proche maintenant.

En m'attardant un peu sur mes compagnons de voyage, je m'aperçois que je ne serai pas le seul étranger à embarquer direction La Paz. Un voyageur qui doit être allemand, muni de gros bagages, est lui aussi en train d'attendre devant l'agence de voyage. Mais à peine l'ai-je considéré du regard que, d'une façon assez surprenante, il se dérobe à ma vue; et quand il réapparaît, je le vois se diriger avec précipitation vers l'agence de voyage. Peut-être a-t-il oublié un objet ou un document là-bas? Ou bien est-il allé tout simplement demander un dernier renseignement à l'homme, assis derrière le comptoir, qui s'occupe des billets en partance pour La Paz? Je n'en sais rien. Je marche un peu et je m'adosse au mur où l'allemand s'était immobilisé l'instant d'avant, tandis que les quelques hommes à la cigarette continuent de humer le tabac dans une immobilité lancinante, grave et végétative.

Quand il est de retour et qu'il sort de l'agence l'expression de son visage n'est plus la même, soudain marquée d'une angoisse si crispée que tout le monde a maintenant le regard braqué sur lui. Il a certainement dû se passer quelque chose, c'est sûr, il vient de se passer quelque chose. Je m'approche de lui pour demander ce qui lui arrive, et le voyageur, m'apprend que l'on vient de tout lui voler, tous ses bagages, tout. Ce qui lui reste c'est encore une somme assez considérable d'argent dont il ne s'est pas séparé, et ses papiers. Le reste: caméscope et appareils photos, il peut leur dire adieu. Dans ce pays-là on ne plaisante pas avec la richesse des autres. Il faut continuellement prendre garde aux objets de valeur que l'on emmène avec soi.

Quand l'autocar arrive enfin devant l'agence de voyage, il n'y a pas de soute à bagage. Le conducteur me dit que je peux trouver à ma disposition, à l'arrière du bus, au-delà des derniers sièges, un compartiment spécial pour y déposer mes sacs de voyage. A peine monté dans le bus, la première chose que je fais est de regarder où peut bien se trouver ce compartiment, et je n'ai aucun mal à découvrir son emplacement exact. Cependant, tout en regardant autour de moi, j'aperçois six paires d'yeux qui m'observent de ce côté-là du bus, avec une intensité creuse, hagarde et dévorante. Ils ont l'air de n'attendre qu'une seule chose: que je laisse mes bagages dans ce compartiment, placé tout près d'eux, à portée de main. Quelque chose qui pourrait ressembler de la convoitise les agite, une idée sournoise de rapt, choisi et prémédité. Seulement voilà. Ils pourront toujours espérer une telle aubaine, je ne leur donnerai pas ce plaisir-là. Je décide finalement que le mieux à faire est de garder mon sac à dos avec moi, même si cela m'oblige à avoir bien peu de place pour être confortablement assis. Faire attention. Surtout faire très attention. Il ne saurait être question de t'exposer au danger quand il te suffit d'un seul coup d'œil pour lui mettre la main au collet.

POURQUOI ÊTRE AUSSI SURPRIS?

Quand j'ai demandé au conducteur du bus de me laisser à Parinacota, j'ai cru entendre derrière mon dos comme un souffle ample et sourd d'étonnement. Et c'est vrai, on peut bien être surpris -un étranger qui voyage seul et qui demande à s'arrêter dans un petit village complètement perdu en plein milieu de la cordillère des Andes, à 4500 mètres d'altitude et qui plus est, à quatre heures du matin dans une nuit d'encre, opaque et concentrée dont la température doit être bien en dessous de la barre de zéro; oui, on peut bien être surpris. Mais pourquoi chercher plus loin que ce qui est tellement évident si l'on y regarde de plus près? Il y a toujours eu de ma part une certaine insouciance qui fait que je peux me retrouver dans les situations les plus extraordinaires sans que pour autant cela me fasse éprouver de la peur, ou un même sentiment qui s'en rapproche. Non ce que j'éprouve c'est de la joie, une joie meurtrière à absorber dans l'expérience ce qui est de mon corps et de mon esprit, peut-être les épuiser et peut-être même me détruire. Qu'importe. Dans ces moments-là je me sens invincible, dans l'approche de la mort. Et nous sommes sur une corde raide et je cherche à savoir-par pure dérision mais aussi par défi -qui de nous deux va tomber la tête la première.

NUIT ÉTOILÉE A PARINACOTA

Cela n'a pas été de tout repos pour trouver un endroit où je pourrais me coucher et dormir. Bien sûr, il fallait s'y attendre, moi qui croyais avoir une lampe de poche je n'en avais finalement pas. Je me suis alors retrouvé dans la nuit noire, cherchant à deviner les multitudes de formes vagues, sombres et opaques qui se tenaient, comme des fantômes, immobiles devant moi. Et il a fallu que je les effleure de mes doigts pour me rendre compte à quel point elles avaient quelque chose d'inévitablement dur et de concret, que toutes ces formes étaient bel et bien réelles.

A la fin j'ai pu m'installer dans ce qui me semblait être une ruine de maison abandonnée. Il faisait froid, très froid. Aussi je n'ai pas attendu longtemps pour m'envelopper entièrement dans mon sac de couchage, avec trois pulls et deux blousons que je portais déjà sur moi. Seul mon nez, que je n'avais pas pu couvrir, n'était pas à l'abri du froid et me faisait sentir combien celui-ci était vif et violent, coupant comme un rasoir.

Je me suis allongé sur le dos et au-dessus de moi, la voûte noire du ciel envahissait mon regard. Petit à petit, je me suis aperçu que le ciel n'était pas aussi sombre comme qu'au premier abord je pouvais le présumer. J'entrevois la luminosité à peine perceptible et pourtant si intense des étoiles qui semblaient clignoter les unes après les autres, comme une musique silencieuse et inaudible que l'on avait tout à coup comme l'incroyable faculté d'entendre, sans qu'aucun doute ne fût possible; et je sentis tout à coup une joie immense m'envahir, oui, une joie immense comme si une pièce de l'incompréhensible schéma de mon existence, perdue dans le chaos du monde, avait à nouveau retrouvé sa place ici et

maintenant, dans le bonheur simple et tellement évident d'une superbe nuit étoilée à Parinacota.

LES CHIENS EN AMÉRIQUE LATINE

Je crois bien que ce sont les aboiements répétés d'un chien qui m'ont obligé à ouvrir les yeux et à sortir brutalement la tête hors de mon sac de couchage. Car, à peine l'avais-je entendu aboyer qu'il s'était déjà rapproché de moi, pour n'être plus qu'à quelques mètres, prêt à me mordre et d'une détermination telle qu'il aurait été jusqu'à me mordre une main ou un bras s'il avait pu.

Des chiens, en Amérique Latine, il faut s'en méfier comme de la peste ... Ou de la rage, il faudrait plutôt dire. Car on n'a pas idée jusqu'où un seul coup de dent peut vous mener; oui, une seule morsure et c'est une course effrénée contre la montre qui commence, et alors à ce moment-là vous avez quarante-huit heures pour trouver le vaccin -au cas où vous n'auriez pas pris de précaution contre la rage-et pour ne pas mourir bêtement au hasard d'une rencontre malheureuse avec un de ces chiens errants.

Et quand on est comme moi, perdu dans les montagnes des Andes et non immunisé contre le virus, dans de telles circonstances il n'y a pas vraiment à hésiter. On se met debout et droit, le plus droit possible, on laisse monter en soi toute la force et l'énergie dont on se sent capable et c'est alors que l'impossible survient; le chien aboie de plus belle mais commence aussi à avoir réellement peur de vous, vous avancez et il recule, vous avancez et il s'arrête désormais d'aboyer, il grogne; et alors vous en êtes sûr, à ce moment- là vous pourriez lui courir après longtemps longtemps et longtemps jusqu'à ce que le danger se fonde irrésistiblement dans le paysage et disparaisse à jamais devant vos yeux.

JE ME SUIS TOUJOURS SENTI DE TROP

Le mépris de soi-même. C'est bien de cela dont il est question sur les motivations profondes de ce voyage en Amérique Latine. Je fonce tête baissée vers le danger, je prends des risques insensés pour de simples brouilles, et comme cela ne suffit pas je me mets en colère, toujours en colère, toujours à l'intérieur de mes énervements qui n'arrêtent pas de grandir au fur et à mesure que les jours passent sans que j'ai le moindre sentiment d'avoir trouvé la pièce manquante à mes désordres.

Rien qui ne me plaise ou qui au moins puisse me satisfaire. Je me sens comme perdu dans le monde des agitations humaines. Invisible à l'œil nu et obstinément muet face à la parole assurée et légère des autres. Perte totale d'une identité à jamais déçue. Je me suis toujours senti de trop à travers ce monde qui ne m'a jamais vraiment convenu.

COMMENT ON EST ENCORE CAPABLE DE S'ÉTONNER SOI-MEME

Jusqu'au bout de l'effort. Je passe mes journées à marcher afin de profiter le plus possible du paysage extraordinaire que je découvre dans ce recoin complètement isolé des Andes. Mon épuisement physique n'est pas loin de l'extinction complète, pourtant c'est seulement dans des *situations-limite* comme celle-là que j'ai vraiment l'impression de me connaître moi-même. Ici je n'ai pas le choix, pour continuer à subsister je dois faire preuve d'obstination, de courage et de volonté. Rien d'autre.

Personne pour m'aider ou me soulager de ma fatigue. Je suis seul, en état de dépassement continu, et je m'étonne enfin de tout ce dont je suis encore capable de faire.

QUELQUES PÉRIPÉTIES A LA FRONTIÈRE BOLI-VIENNE

Trois heures du matin. Le garde me réveille et me dit qu'il est temps de se mettre en route pour traverser la frontière. Je suis complètement endormi et il me faut faire de grands efforts pour me presser un peu et ranger mes affaires. Dans la voiture trois femmes et un homme, tous chiliens, attendent. Eux aussi veulent traverser la frontière. Ils vont à une feria qui a lieu ce jour même.

Sur la route des nuages d'une blancheur immaculée coupent la trajectoire de l'horizon. S'étalant de toute leur longueur on dirait qu'ils touchent le sol, qu'ils semblent vouloir s'immobiliser là, dans une fragilité qui ne saurait se défendre contre le plus infime des coups de vent. Petit à petit la voiture se rapproche d'un de ces nuages. On entre alors dans les brumes et on ne voit plus rien. Cela ne dure pas plus d'une minute pourtant on se sent comme soulevé de la terre pour l'éternité. On se croirait capable de traverser un mur, un pied déjà ailleurs dans un autre monde, un autre temps, une autre dimension et une autre vie. Après avoir dépassé ce flot de brume c'est comme un reste d'irréalité qui subsiste en nous. Un vague instant joyeux et fantomatique qui nous a parcourus dans la totalité de notre corps.

Après plusieurs heures de route nous arrivons enfin à Visviri. Le poste frontière n'est pas loin; à quelques six cent mètres de là.

Une fois arrivé dans ce tout petit village, le garde de la Conaf me dit qu'il ne pourra pas m'accompagner plus loin dans mon projet de joindre Charaña, côté bolivien, là où je pourrai prendre ensuite l'autocar, direction La Paz. Je dois alors traverser seul la douane, et puis aller chercher un camion qui m'amènerait jusqu'à ma première destination. Tout cela, je l'avoue, m'inquiète un peu mais je n'ai pas le temps d'y penser. Je dis au revoir au garde de la Conaf et aux chiliens qui l'accompagnent, et me dirige maintenant vers la douane.

A peine suis-je sur le chemin du poste-frontière, qu'un homme m'interpelle d'un petit bistrot, à l'angle de la place que je m'appête à traverser. Il me rejoint et me prend par le bras, en me répétant à tout bout de champ qu'il est taxi, et me promet solennellement que, quel que soit l'endroit où j'entends aller, il m'accompagnera volontiers. Il veut que je vienne avec lui dans le bistrot d'où il vient de sortir. J'ai beau refuser, il insiste tellement qu'un peu à contre cœur, je finis par le suivre. C'est alors que de derrière le comptoir je vois une femme se diriger vers nous telle une apparition, prostrée dans un silence que seule la tristesse de son visage vient troubler avec des yeux humides et gonflés, comme si elle venait de pleurer. Elle

me sert du café et ne semble avoir qu'un seul désir: se dérober à mon regard et retrouver la partie la plus obscure du bistrot aussi vite qu'elle en est sorti.

Maintenant je m'en rends compte. L'homme est ivre et rabâche un même flot de paroles, de telle façon qu'à la fin je finis par savoir par cœur qu' il adore les étrangers, tous les étrangers mais surtout les allemands, bien sûr. Je paie le café à la femme et je pars. Mais l'homme me suit en continuant à me proposer ses services. Et une fois à la douane, comme j'aurais dû m'y attendre, il commence à raconter aux gardes-frontières une accumulation d'insanités plus grandes les unes que les autres, dans un espagnol que je n'arrive parfois pas à comprendre. J'apprends alors sur mon compte autant de choses étonnantes que je n'aurais jamais cru pouvoir entendre un jour : je suis un homme malhonnête, je fais de la contrebande, je n'ai pas le droit de franchir la frontière etc. etc ... Les douaniers me fixent du regard comme s'ils cherchaient à confirmer une intuition soudaine de leur part. Ils ne veulent pas me tamponner le passeport, ils tergiversent, ils discutent entre eux, je ne comprends pas bien ce qui arrive. Après de nombreuses discussions à voix basse, ils acceptent de mettre le tampon sur mon passeport m'autorisant à passer la frontière. Me voilà enfin en Bolivie.

Je me mets en quête d'un camion ou d'une fourgonnette qui pourraient me transporter jusqu'à Charaña. Peine perdue, les uns sont pleins de marchandises jusqu'à ras bord tandis que les autres entassent, à l'arrière du véhicule, des corps d'enfants, de femmes et d'hommes cherchant la position la plus adéquate pour ne pas se faire écraser par son voisin et pour ne pas trouver le voyage trop long et trop fatigant.

Je me retrouve donc dans la situation suivante: il est neuf heures et demie du matin et à dix heures un bus part de Charaña pour la Paz. Sachant que, du poste de douane où je suis à Charaña, il y a cinq kilomètres à parcourir, et que seulement un autocar par semaine rallie ce petit village à la Paz, je ne peux pas me retrouver plus démuni qu'à ce moment précis. A la simple pensée que je pourrais me retrouver dans l'obligation de rester à croupir dans ce coin obscur de la frontière bolivienne, dans le désœuvrement le plus complet, en attendant le jour fatidique de m'échapper pour La Paz, ne me réjouis pas vraiment.

Je prends alors mon courage à deux mains, et me mets en marche, seul et en plein désert. Prêt à défier la perfection linéaire, monotone et infinie de la route qui disparaît devant moi, et à ne pas me laisser impressionner par quelques cinq kilomètres à combler pour parvenir à Charaña.

Soudain, une moto arrive en direction opposée et s'arrête juste devant moi. L'homme me demande si je ne vais pas à Charaña. Je lui réponds que justement, je suis en train de me mettre en route pour atteindre ce village, tout en lui expliquant que je dois à tous prix ne pas rater le bus pour La Paz qui va bientôt partir. Je monte à l'arrière de la moto. Il me dit que ce bus est déjà en route pour la capitale bolivienne. Je ne peux pas le croire. Alors je n'arrête pas de lui dire d'aller vite, plus vite, toujours plus vite, tout en lui tapotant par intervalle régulier le dos comme pour l'encourager. Lui ne se retourne pas mais je sens bien que tout cela l'énerve considérablement. Il ne dit pourtant rien et continue à accélérer. Je profite de cet instant, qui n'est pas le mieux choisi, dans le vent et la vitesse élevée à laquelle va la moto, pour échanger pesos chiliens contre bolivianos. Je ne peux pas faire autrement. Si je dois payer le ticket du bus pour La Paz, je dois au moins avoir un peu de monnaie bolivienne sur moi. Je vois que l'homme commence à s'affoler. Comme il fait du mieux qu'il peut pour aller aussi vite que possible, il a les plus grandes difficultés à compter l'argent que j'échange avec

lui. C'est donc dans la confusion la plus totale que j'arrive enfin à soutirer de lui quelques billets marqués de l'insigne-bolivien.

Une fois dépassée la place principale, voilà que le bus, qui va justement à La Paz, débouche, à la façon d'une apparition miraculeuse, d'une route perpendiculaire à la nôtre. Je fais alors avec le conducteur de la moto des gestes éloquents pour arrêter le bus et pour qu'il n'aille pas plus loin. Je n'ai même pas le temps de dire au revoir à l'homme de la moto que je suis déjà en train de me précipiter sur le portillon de l'autocar. « La Paz? » me demande le chauffeur du bus. Oui, je vais bien à La Paz.

Je monte dans l'autocar et j'ai presque un choc. Il y a tellement d'hommes et de femmes debout, collés les uns contre les autres, que l'on ne voit même plus les places assises. Des cartons et d'énormes sacs de toile, aux couleurs vives et variées, sont entassés par terre du mieux pour combler le plus petit espace vide. La plupart des femmes sont vêtues d'une robe ample en tissu très coloré qui leur arrive jusqu'aux chevilles, tandis que quelques hommes portent un poncho en laine de lama et d'autres un chapeau de feutre sombre qui cache presque leurs yeux.

Déjà, quelques personnes me hèlent du bras pour me faire venir quelque part où une place vient d'être libérée par un homme d'une trentaine d'année dont les joues brûlées par le soleil sont d'un rouge ardent. « Un siège pour le *gringo* » disent-ils. Je les remercie et parviens, non sans difficulté, à la place que l'on m'a accordé avec tant de sollicitude. Mais qu'elle n'est pas ma surprise quand en l'atteignant je m'aperçois qu'il y a aussi de gros cartons empilés au bas de mon siège, de telle façon que je dois me tenir recroquevillé et relever mes jambes bien haut vers ma poitrine et que je ne puisse m'avouer qu'une chose: mon voyage ne va pas être de tout repos. Mais je n'ai pas le droit de me plaindre, bien que cette position ne soit pas des plus confortables, surtout pour un trajet de plus de treize heures comme celui-ci. La plupart des passagers du bus n'ont pas cette chance de pouvoir être assis et vont rester debout pendant tout le voyage, se tenant entre eux pour ne pas perdre l'équilibre, brinquebalant d'un côté et de l'autre à chaque virage brutal et inattendu, sur une route bosselée et incroyablement chaotique. Moi au moins je suis assis, et même si je sais que cela ne m'aurait posé aucun problème de connaître ce sort moins enviable de rester constamment debout, je dois aussi me dire que l'on a bien voulu m'offrir très gracieusement ce siège.

Je suis le seul étranger parmi eux, ils m'ont bien scruté du regard pendant un moment, mais maintenant ils ne font même plus attention à moi. A présent nous regardons tous au loin, par-delà la fenêtre du bus, nous attendons qu'une même satisfaction à la vue de ce que nous avons toujours espéré voir depuis le début de ce voyage nous réunisse en un même mouvement ample et détendu du corps. Nous attendons avec impatience de voir La Paz jaillir au loin, au détour d'un dernier virage, illuminée, chaleureuse et complice dans la nuit tombante et déjà souveraine.

LES LARRONS

La Paz. Je pars à la gare ferroviaire acheter un billet de train pour Uyuni, dans le sud de la Bolivie. Avant même d'atteindre le guichet un homme assez corpulent me demande à quel endroit j'ai l'intention d'aller. Sans me méfier, et avec toute la sincérité dont je suis capable, je le lui dis. L'homme me répond qu'il connaît bien le Sud et qu'il a de la famille dans les environs. La conversation ne va pas plus loin et s'arrête là, à ces quelques mots sans importance échangés sur le quai de la gare.

J'achète mon ticket de train, je sors de la gare et comme je me sens fatigué à cause de l'altitude élevée du lieu et de la marche à pied que j'ai entreprise pour parvenir jusqu'ici, je m'assois sur un banc, à l'entrée de la gare. A peine suis-je en train de reprendre mes forces que deux hommes de taille moyenne viennent s'asseoir à mes côtés. Comme par hasard, l'un d'eux commence à me parler du sud bolivien, tandis que l'autre fume une cigarette en me regardant du coin de l'œil. Quand l'homme de forte corpulence se joint à eux je ne suis même pas surpris. Ils veulent m'escroquer, cela saute aux yeux, ils veulent me dépouiller sans aucun scrupule de tout mon argent.

Je joue alors le jeu et je fais semblant de ne pas comprendre leurs manigances faciles et plus ou moins prévisibles. Pourtant au bout d'un moment la discussion s'accélère, un des deux hommes de taille moyenne commence à s'énerver, se met à parler de plus en plus vite et invente une de ces histoires abracadabrantes à endormir la conscience de l'homme le plus éveillé du monde: me voilà soudain impliqué dans une affaire de vol dans laquelle une Anglaise fortunée s'est vue dépouillée de tout son argent, il n'y a pas plus tard que ce matin. Le vol a eu lieu à l'hôtel Simpson. On a retrouvé la chambre dans laquelle elle était en train de séjourner, saccagée de fond en comble; et une investigation policière rondement menée les ont bien sûr mis sur la piste d'un étranger, peut-être un français et qui justement et qui et qui... .. A ce moment précis l'homme qui parle sort brutalement de son veston une fausse carte de la brigade criminelle de La Paz et me la colle au nez. Il veut me faire croire qu'il fait partie de la police bolivienne et il ne porte même pas l'uniforme vert que tout policier de ce pays porte habituellement! Aussitôt je me lève, complètement exaspéré comme si ce n'était pas tant le fait de vouloir me voler qui me mettait en colère, que celui de me croire assez naïf pour avaler des mensonges aussi gros les uns que les autres et je leur dis seulement quatre mots articulés du mieux que je peux: *no-es-la-verdad*, non vraiment, je ne vous crois pas. Et alors je les laisse là, pétrifiés d'étonnement, le corps raide et enroulé dans leur avidité noire, glaciale et corrompue, et le regard maintenant fixé sur mon dos qui se dérobe lentement à leur vue.

Ma colère à leur instar n'a certainement été que le meilleur moyen pour moi de me défendre contre la peur. La peur qui commençait à monter en moi, la peur qui m'a fait dévaler en courant la rue qui descendait de la gare. Cette histoire aurait pu mal finir, c'est vrai, mais cela ne sert à rien de revenir dessus.

Même si j'en ai réchappé de justesse, il n'empêche que ce genre de larrons n'en aura pas pour autant cessé de rôder du côté de la gare, cherchant, sous l'apparence d'un contrôle de police, à vous escroquer jusqu'à ce que vous n'ayez plus que la peau sur les os. On vous prendra votre passeport, et au passage les quelques dollars dont vous êtes pourvus. Et au cas où vous seriez coriace et refuseriez de montrer vos papiers et de *coopérer* on vous escortera de force dans un taxi en vous faisant croire qu'on vous conduit au poste de police le plus

proche. De toute façon, excepté un acte intelligent ou héroïque de votre part - faire quand même attention à l'héroïsme, il pourrait vous être fatal - la fin accompagnera inévitablement les moyens. Vous n'y passerez pas outre. On dérobera joyeusement tout tout et tout ce qui sera de valeur sur vous.

SUR LA ROUTE DE COROICO

Coroico. Descente vertigineuse en direction de la jungle. Sentier invraisemblablement étroit, tournant et zigzaguant continuellement sur les surplombs à pic de la quebrada.

Quelquefois il arrive qu'un véritable torrent d'eau s'affale et tonne bruyamment sur la toiture de l'autocar, on a alors comme l'impression que la pluie se met brutalement à tomber sur nous, mais non; c'est une simple cascade qui descend des sommets et sur le chemin de laquelle, par le plus grand des hasards, nous nous sommes retrouvés.

Quelque fois aussi une voiture ou un gros camion arrivent sur nous en sens inverse. On doit alors faire machine arrière avec tout ce que cela comporte d'immanquablement risqué, sur un chemin humide et boueux, où une seule seconde d'inattention de la part du conducteur peut nous être fatale. Les passagers de notre autocar se mettent alors tous à faire un signe de croix, comme pour exorciser une peur devenue si habituelle chez eux qu'elle s'est profondément ancrée dans leur corps. Il n'y aura pas à attendre longtemps pour qu'ils fassent à nouveau ce même signe de croix: après que le véhicule allant en direction opposée ait réussi à nous dépasser et à continuer son chemin, un homme raconte à son voisin comment, il n'y a pas plus tard qu'avant hier, le chauffeur d'une camionnette a péri au même endroit en ratant un virage, dernière victime en date d'une liste qui n'en finit plus de s'allonger.

En ce qui me concerne ce n'est pas l'envie qui me manque cette fois-ci de les imiter. Car sur le chemin de Coroico c'est comme à un véritable champ de guerre que l'on assiste. A peu près toutes les dix minutes ce sont des croix, des signes de mort et d'accident qui n'arrêtent pas de défiler devant nos yeux. Tellement que j'en arrive à me poser cette délicate question: est-ce mon dernier voyage?

SOUS LA MENACE DU DESERT

Uyuni. Petite ville dévorée par les grands espaces désertiques qui l'entourent, à perte de vue. Rues extrêmement droites et larges comme si leur édification n'avait été décidée que pour laisser s'engouffrer le blizzard de l'Altiplano au cœur même de la ville, communiquant de maison en maison la présence de sa force tumultueuse et glaciale. Il pèse ici comme un silence austère et inexplicable sur les hommes que je rencontre. Les conditions climatiques et la dureté de la vie a durci à tel point leur visage qu'il en est devenu, dans son excessive expressivité, hermétique et secret.

Je fais à peine quelques pas en direction de la place centrale qu'au plus profond de mon être c'est comme le vide âpre et ravageur du désert qui m'assaille. Et où que je promène

mon regard c'est l'horizon plan et infini du sable et du ciel qui envahit l'espace. Les hommes ici ont la taille d'une particule de sable dans un océan de brun et d'ocre incommensurable. Perdus dans le froid et l'aridité exemplaires, ils n'ont d'autre alternative, avec des croyances et des superstitions, que de prier le désert de les laisser en paix, de ne pas voler leur âme à l'improviste et les laisser alors aux prises avec l'esprit du diable et ses forces maléfiques.

Infime et sans défense, oui, on est comme cela à Uyuni, et on finit par reconnaître l'ascendant que peuvent avoir les forces de la nature sur soi. Mais pour un indien de l'Altiplano ce n'est pas la même chose. Lui apprend dès sa naissance combien sont nombreuses les limites de l'homme. Pour comprendre cela il n'a pas besoin de réfléchir longtemps, il tourne ses yeux vers le désert et il sait.

« NE VOUS INQUIÉTEZ PAS ON EST PRESQUE ARRIVÉ' »

Pour aller au salar d'Uyuni nous avons loué, moi et cinq autres français, une Jeep 4x4. C'est Octavio, notre guide, qui conduit et il m'impressionne beaucoup. Intuitif et rigoureux il a véritablement des yeux de lynx pour remarquer dans l'aspect du paysage le plus petit détail, souvent insignifiant, qui lui évitera de se tromper de chemin. Car au fin fond du sud de la Bolivie les routes, ou ne serait-ce que la trace la plus infime d'une piste quelconque, n'existent pas. Il n'y a que du sable, et les repères, pour se diriger, sont minuscules et presque invisibles à l'œil nu. Avec Octavio on ne s'est jamais perdu. Pourtant ce ne sont pas les occasions qui ont manquées pour que l'on s'enfoncé insensiblement dans le désert et que l'on s'y égare.

Une fois, j'ai bien cru que nous ne retrouverions pas le chemin d'un de ces refuges, du nom de San Juan, où nous devions aller. En retard sur l'horaire que nous nous étions fixé pour y accéder, nous avons été surpris par la nuit la plus noire et impénétrable qui soit. Alors on a commencé à demander à Octavio: ne serait-on pas perdus par hasard? Et lui nous répondait, toujours avec une sûreté qui nous alarmait encore plus: « ne vous inquiétez pas on est presque arrivé ». Pourtant, au bout de quelques heures on en était au même point, dans le désert, toujours dans le désert, sans plus pouvoir penser qu'un jour on put en voir la fin, et on a vraiment fini par croire qu'Octavio ne nous disait pas la vérité pour que l'on ne se fasse pas de mauvais sang, mais qu'il n'y avait pas de doute: on s'était réellement perdu. Cependant, quand on lui demandait à nouveau si nous allions bientôt arriver lui nous répondait toujours avec la même sûreté : « ne vous inquiétez on est presque arrivé ».

Enfin, nous avons vu le premier signe d'habitation humaine depuis le matin. Plusieurs maisons blanches, séparées les unes les autres par de petites rues, formaient au loin, sous la lumière des phares de la Jeep, un carré presque parfait. Nous étions arrivés à San Juan.

Maintenant encore je me demande comment, en pleine nuit et sans aucun repère, Octavio a pu réussir cette gageure de nous conduire jusqu'à ce refuge, que nous avons décidé de rallier. Personnellement, même s'il ne fait aucun doute qu'Octavio est un guide hors-pair qui connaît le sud de la Bolivie comme sa poche, je ne peux m'empêcher de penser que c'est le plus heureux des hasards qui a pu nous mener, cette nuit-là, à San Juan. Ou alors je finis par croire que les hommes de ces plateaux des Andes ont des facultés bien extraordinaires, presque surnaturelles et inexplicables, que je ne peux qu'ignorer. Mais dans ce cas je préfère

me taire et ne pas en dire plus. A chacun de croire ou non à ce que peut receler d'énigmes et de mystères cette partie reculée du monde que représentent les Andes.

UNE NUIT DIFFICILE DANS L' ALTIPLANO

Laguna colorada. Malade à en crever depuis deux jours. Amoindri autant physiquement que moralement. Il fait déjà presque nuit et la température dégringole à presque moins trente degrés. J'ai de la fièvre et je frissonne dans tout mon corps. J'ai beau m'envelopper dans mon sac de couchage le plus profondément possible, pourtant rien n'y fait, et je commence même à avoir très mal à la tête, comme si la pointe d'un clou venait brutalement s'enfoncer dans ma tempe, se retirer avec la même violence et recommencer le même trajet de la surface à l'intérieur de ma tête.

Nous faisons ce que nous pouvons pour essayer de dormir un peu dans un endroit sommaire qui se réduit à l'existence de quatre murs et un toit, pas plus. Juste le strict minimum pour ne pas croire que nous dormons à la belle étoile, à une altitude qui dépasse facilement les cinq mille mètres; totalement exposés au vent puissant de l' Altiplano que l'on entend souffler bruyamment dehors et s'accrocher aux murs qui nous protègent comme pour briser les derniers remparts de nos vies infimes et vulnérables dans cette immensité désertique.

Une des femmes, parmi les cinq français qui sont avec moi, a emporté avec elle des médicaments dont quelques-uns sont, paraît-il, très efficaces contre la fièvre et les maux de tête persistants. J'avale alors toutes sortes de cachets et de gélules sans me poser plus de questions. Au bout d'un moment des effets commencent à se faire sentir. Je me sens un peu mieux maintenant. Je n'ai plus qu'à tenir bon et à essayer de dormir, ne serait-ce que quelques heures, en espérant que demain tous ces signes de mon effondrement physique auront définitivement disparu. Oui, demain, cela ne fait aucun doute je me sentirai mieux. De tout façon c'est sûr, je n'oublierai pas de sitôt cette nuit difficile à la Laguna Colorada.

LA MER DE SEL

Nous stoppons notre Jeep pour nous dégourdir les jambes, et profiter de l'occasion pour nous restaurer un peu en nourriture et en eau, en plein milieu du salar d'Uyuni, vaste étendue de sel, blanche, lumineuse et infinie qui s'étend sur 500 kilomètres carrés.

Aucune trace de vie, rien, sur ce lac de sel parfaitement plan où la réverbération du soleil est presque insoutenable et où le silence le plus complet ne laisse de place à rien d'autre qu'à un état permanent d'apesanteur dans nos oreilles, comme si nous avions plongé notre tête dans une eau profonde en reconnaissance de bruits étonnants et étrangers à nos habitudes. Rien d'autre qu'une sensation de bien-être qui apaise le corps où se délient inmanquablement toutes les tensions nerveuses, les unes après les autres.

Dans la simplicité nette et parfaite de l'horizon, entre le blanc phosphorescent du salar et le bleu azur du ciel, un îlot de terre brune, enseveli sous une multitude de cactus géants, contraste singulièrement avec le paysage. Perdu dans une immensité qui, à tout

moment, semble vouloir l'engloutir avec la facilité d'un océan que rien n'arrête, aucun obstacle qui puisse retarder l'échéance de son assaut imminent.

Nous escaladons ce petit îlot de terre que l'on appelle communément *lomo pescado* à cause de la forme étroite et sinueuse de son relief qui ressemble étrangement à une queue de poisson. Nous escaladons cette île, qui est l'unique endroit où la végétation et les cactus, la tête brûlée par le soleil, se sont appliqués à survivre. Et nous l'escaladons comme si nous cherchions un abri à la mesure humaine, facilement maîtrisable pour l'esprit, un signe minuscule de sens et de raison dans l'absurdité monotone de cette mer de sel, pesante, laiteuse et infinie.

ET CELA NE CESSE PAS ET N'EN FINIT JAMAIS

On épuise toute son énergie dans une entreprise ou un projet que l'on tient tant à concrétiser, mais qui finalement n'aboutit à rien. Et, à partir de ce premier événement la boucle s'enroule et se ferme pour ne plus jamais se libérer. On s'accroche alors à tout ce que l'on peut mais c'est inutile. On est comme vidé de tout son sang et on tombe, oui, comme un objet lourd qui pourrait ne jamais s'arrêter de tomber. Une chute limpide dans l'enfer noir et tumultueux de ses propres limites, une déréliction qui n'a pas de nom, sans dieu, sans espoir et sans vie. On se retrouve, immobile, pendant des journées entières, et le jeu, à ce moment précis, consiste à bouger, avec le plus de lenteur et de précaution possible, ses membres pour ne pas tomber plus bas. On redresse avec détermination la tête, comme si c'était là un mouvement d'une importance démesurée que vous faisiez, redresser la tête et enfin être patient, avec la sage résolution d'atteindre le moment propice pour tenir sa colonne vertébrale bien droite et harmonieuse. Et maintenant, on peut entendre de nouveau le bruit au-dehors qui s'exténue déjà à frapper, et coulisse comme un serpent par-dessous la porte. On est comme étonné d'être encore en vie. On recommence à faire des projets que l'on tient tant à concrétiser, et cela ne cesse pas et n'en finit jamais. Et on cherche encore et toujours à se rassasier de son besoin d'intensité à tous prix, sans concession et sans compromis, comme un poing qu'on lève et qu'on dirige sur le monde avec toute la violence dont on se sent capable. Et cela ne cesse pas et n'en finit jamais.

LA VIE D'UN MINEUR A POTOSI

A Potosi, la vie d'un mineur se résume à la bataille forcenée et désespérée contre l'épuisement physique. Très tôt le matin il prend un repas copieux et consistant qui sera le seul jusqu'au soir. Pas question pour lui de manger à midi, il n'en a pas le temps, le travail n'attend pas et le lui fait constamment savoir.

Le mineur, pour tenir le coup, n'a d'autre moyen à sa portée que de mâcher de la coca. Déjà le matin, il entasse une boulette de feuilles de coca sur un côté de sa mâchoire. Cela lui suffira jusqu'au midi où il changera de côté avec de nouvelles feuilles de coca. Il est presque évident de dire que sans la coca le mineur ne pourrait pas travailler. Je suis descendu dans une de ces mines de Potosi et je peux bien affirmer qu'à trois cent mètres sous terre l'air manque cruellement, et que moi-même je ne tiendrais pas une heure à taper au marteau. Quand on sait qu'ils peuvent passer des dix heures et plus dans une mine et qu'ils s'emploient à ce travail épuisant jour après jour, sans répit, il y a de quoi se montrer humble envers ces

hommes qui risquent leur vie à chaque instant dans l'obscur enchevêtrement des mines. Ils n'ont jamais eu d'autre choix pour gagner leur vie que de mâcher de la coca, de prendre un marteau et de descendre en bas.

AU BORD DE LA ROUTE

Après avoir marché entre de longues et plates étendues désertiques et des collines rocheuses au relief souvent tourmenté, j'échoue sur la route qui va en direction de Chivay.

Au bord du chemin, j'aperçois un couple de vieillards avec des vêtements usés de gens de la campagne, tranquillement assis sur un monticule de pierre, la tête tournée vers l'horizon flou et brûlant, où le ruban gris de l'asphalte se met à disparaître, au fur et à mesure qu'on s'en rapproche. On dirait qu'ils regardent la route comme si de là devait venir la réponse à ce pourquoi ils sont là, en train d'attendre, avec un mélange d'espoir et de résignation, sans cesse balancés par la surface onctueuse du lointain. Et ce qu'il reste encore d'énergie dans leur corps ruiné par les âges, est tout tendu vers une seule conviction : il doit et il va se passer quelque chose, maintenant, à cet endroit précis, oui, ce n'est pas possible autrement, il va se passer quelque chose.

A leur côté, une adolescente, cachée dans leur ombre, est absorbée à reprendre un vêtement. Ou plutôt elle fait semblant d'être absorbée, ses mains sont distraites, elle jette de temps en temps un coup d'œil sur la route et sur les deux vieillards, puis ses yeux retombent sur son ouvrage et sur ses mains maintenant énervées et rageuses.

Je me rapproche d'eux, je m'arrête et, après avoir sorti ma gourde de mon sac à dos et en avoir bu quelques gorgées d'eau, je commence à leur parler. L'homme me regarde avec des yeux humides, exorbités, et lève lentement son bras pour me montrer la route, au bord de laquelle nous sommes, immobiles et pétrifiés d'attente. Son visage comme celui de la femme est dévasté par les rides, la souffrance, la résignation au malheur. A tout moment, je m'attends à ce qu'il se mette à pleurer, avec ses yeux humides, profonds et démesurés, comme un enfant qui a trop longtemps gardé un secret et qui va bientôt le révéler, dans une tension insoutenable qu'il ne peut plus contenir. Son bras continue sa trajectoire ample et déterminée et retombe sur une dizaine de sacs de pommes de terre auxquels je n'avais pas fait attention jusqu'à présent, «depuis une journée entière que je suis ici, me dit-il, depuis une journée entière qu'avec ma femme et la fillette on attend qu'un camion nous prenne avec nos marchandises pour aller à Cabanaconde. Déjà c'est rare qu'un camion passe par là, mais en plus ils ne veulent pas nous prendre car, soit ils disent qu'on a trop de marchandises et ils ne veulent pas nous aider à les monter, soit ils veulent nous faire payer trop cher pour le transport. Voilà, vous voyez, on attend et on en est toujours au même point. Je suis trop vieux pour supporter cela» Pendant que l'homme me parle, la jeune fille a maintenant les yeux braqués sur moi et ne fait même plus attention à son ouvrage. Il y a comme de la défiance dans son regard, une incrédulité silencieuse face à l'intérêt que je porte aux paroles du vieillard. Elle semble maintenant occuper ses mains à inspecter minutieusement sa robe rouge, longue, poussiéreuse et élimée tout en continuant de temps à autre à me toiser du regard. « Vous savez, j'ai quatre vingts ans, continue l'homme qui n'a pas arrêté de me fixer avec ses yeux humides pendant tout ce temps. Je suis arrivé à cet âge-là et pourtant je peux bien vous dire que j'ai surmonté bien des choses. Le travail misérable quand j'étais jeune dans les champs de maïs, pour nourrir femme et enfants - car il faut bien leur donner à manger, n'est-ce pas? - et avec d'autres hommes de la sierra tous entassés comme du bétail dans des camions qui descendaient sur la côte au bout d'un long voyage pour arriver jusqu'au lieu de travail. Ou sinon, les douze heures par jours à s'épuiser, une machette à la main, à couper la canne à sucre sans jamais en voir la fin, le dos éreinté par la douleur, et le patron qui vous tape dessus quand il n'est pas content de vous ou même sans motif, qui ne paie

même pas des fois pour le travail que vous faites et vous ne comprenez pas, vous avez beau essayer de comprendre, vous ne comprenez pas. Maintenant je suis vieux et je ne peux même pas me reposer. Il faut encore que je porte sur mon dos cent kilos de patates avec seulement pour m'aider que ma femme aussi vieille que moi et ma fille qui n'est encore qu'une gamine. Mes fils sont partis à la ville et ils n'ont pas voulu rester. Mais de toute façon, pourquoi seraient-ils restés? Le travail est dur ici et on n'y gagne qu'à se tuer les reins pour quelques centavos difficilement gagnés. » Le vieillard s'arrête tout à coup de parler, il semble comme épuisé d'avoir fait vibrer dans sa gorge une ultime ferveur qui vient à présent de le quitter. Il s'était mis debout pour me parler, maintenant il se rassoit, calme et tranquille, comme s'il n'avait pas bougé, pas fait un seul geste pour se lever, comme si de rien n'était, toujours immobile, dans une attente scrupuleuse et résignée au bord de la route, brûlée par le soleil, indifférente au dépit et au malheur de l'homme.

La fille assise à leur côté a fini de me regarder avec défiance. Elle ne me regarde plus. Elle jette des cailloux en direction de la route, elle les jette énergiquement dans un élan du bras de plus en plus ouvert et de plus en plus ample; et elle y met toute sa détermination comme pour toucher et émouvoir, avec rage froide et contenue, quelqu'un qui ne répondrait pas à ses appels, fondu dans un mutisme opaque, à tout jamais muet. Elle ne me regarde plus ou plutôt elle ne me voit plus. J'ai disparu de sa vue comme de sa conscience et de sa solitude. Et il semble bien qu'il en soit de même pour l'homme et sa femme, à présent murés dans l'ombre de leur isolement avec le monde, avec la route ignorante, et l'horizon chaud et brûlant qui apparaît au loin, se retirant de leur vie et de leur souffrance. Ils se sont inventés un domaine clos et impénétrable qui ne saurait être violé par quiconque, un dernier apaisement avant la fin de leur voyage. Je quitte leur ombre et leur tête qui se retourne encore sans y croire vers la route incompréhensible, la route et son déroulement infini dans l'espace, et leur fais un signe d'adieux de la main avant de reprendre le chemin qui mène à Chivay. Maintenant, je le sais, ils n'attendent plus rien car ils ont fini d'attendre, comme libérés d'un poids qui les tenaillait, dur, impétueux et sans répit. Ils n'attendent plus rien et ils sont heureux, pour cette fois encore.

EN ATTENDANT L'AUTOCAR

Chincheru. Cela fait plus d'une demi-heure que j'attends au bord de la route, que le conducteur de l'autobus pour Cuzco démarre et s'en aille d'ici. Je ne suis pas le seul à m'impatiser. Nous sommes quatre ou cinq à trouver le temps de plus en plus long et à se demander s'il va enfin se décider à traverser la route et à rejoindre son véhicule.

Assis autour d'une table en compagnie du personnel du bus qui se résume, en tout et pour tout, à deux personnes, il a tellement l'air d'apprécier ce bonheur du repas collectif entre les plaisanteries douteuses, les brusques emportements aussi vites apaisés et les verres de chicha qui s'accumulent à un rythme échevelé sur la table, qu'il nous est en même temps impossible de lui en vouloir.

Ici, il est vrai qu'on a l'impression de vivre dans une durée qui ne se précipite pas, qui est lente, naturelle et spontanée. On ne cherche pas à unir vitesse d'exécution et efficacité à une rentabilité à tous prix. On prend son temps, on n'est pas pressé. On est comme vaincu par cette insouciance du temps où les moyens de transport ont comme pour devise de ne pas être forcément à l'heure et où les horaires de ne pas vouloir dire grand-chose, si ce n'est pour exprimer le désordre anarchique et l'improbabilité.

Ceux qui sont avec moi commencent à montrer plusieurs signes significatifs d'impatience. Tandis que l'un s'assoit sur le siège avant de l'autobus et klaxonne longuement avec une détermination qui n'est que le dernier avertissement lancé au conducteur avant la colère, d'autres l'interpellent en vociférant, exaspérés de comprendre que s'ils n'entreprennent pas une action quelconque, visant à influencer sur les événements présents il se pourrait bien qu'ils aient encore un bon moment à passer ici. Cependant on pourrait dire aussi qu'ils n'y croient pas, de la même façon qu'ils ne croient pas à l'efficacité des gestes qu'ils font pour se faire entendre. Dans leur voix, il y a comme une résignation à cette attente, un dépit gardé en soi, sans pour autant donner l'impression de vouloir se transformer en un acte brutal et violent.

Lorsque le conducteur revient, un de ses aides s'occupe d'affréter, sur le toit de l'autocar, les bagages d'une vieille femme. Mais l'autobus n'attend même pas qu'il redescende du toit pour démarrer. Et alors on aperçoit d'une des vitres du bus une main gesticuler et frapper la tôle, par intervalle régulier, pour ensuite disparaître, comme par magie, du regard, et ne plus faire d'apparitions, aussi intempestives soit-elles. Dans le bus, le rire du conducteur s'accompagne de celui de l'autre aide, debout à ses côtés, pour se propager, maintenant, à l'ensemble des passagers en un terrible éclat de voix complices et limpides qui ne pensent déjà plus à l'attente qu'elles ont eu à subir, à leur embarras et à leur exaspération.

Quand l'autobus s'arrête enfin pour laisser descendre plusieurs passagers, l'aide qui était resté sur le toit de l'autocar, une fois en bas, est surtout content que sa mésaventure n'ait pas duré plus longtemps. Il retrouve ses amis avec un sourire qui en dit long sur son intention d'effacer aussitôt cette offense d'avoir été pris au dépourvu à la satisfaction de tous. Les choses reprennent enfin leur cours, et le bus repart. Et on se congratule, on se moque gentiment, et on parle d'autre chose avec une même insouciance, une même lenteur dans le corps, un même humour et un même mépris pour l'agitation anxieuse et forcenée des minutes.

LA FORET

Nous sommes à la lisière de la forêt à 3800 mètres d'altitude. Des hommes jettent au hasard quelques mots aux alentours du chemin de fer, d'autres coupent du bois à l'embouchure du fleuve en fixant la lame terne et rouillée de la scie qui s'engouffre dans le sillon d'un tronc d'arbre.

Le temps est lourd, et le village, au pied de la montée grimant jusqu'au Machu Picchu, est englouti dans une moiteur visqueuse et lancinante qui se propage jusque dans l'organisme des hommes qui vivent ici: une moiteur qui les endort, qui les abrutit et qui rend l'expression de leur visage douce, d'une nonchalance presque végétative.

Le vert, sous la brume et la pluie, éblouit les yeux par son intensité. Vert de partout, souverain, déterminé à absorber le village entier dans sa couleur exclusive. Et les hommes finissent par ressembler au vert qui les environne, immobiles, les bras serrés contre leur corps et la nuque baissée vers la terre humide et boueuse.

Sensation d'un étouffement à peine perceptible qui écrase le cœur et ensevelit la parole.

IL FAUDRAIT

En finir avec la roue interminable de la vie et de la mort. Répétition sans fin des petites morts courtes, féroces et échevelées. Si je continue à m'y prendre comme ça, cela n'est pas et ne sera jamais possible.

Pour arriver jusqu'à cet effet il faudrait d'abord que j'aplanisse ma colère, ma colère indigérable qui brise les murs comme on se brise soi-même. Il faudrait que je me retourne sur moi, comme on s'enroule et qu'on se courbe avec son âme dans une humilité fiévreuse qui n'a pas peur de la nuit quand elle vous enlace et vous étreint, avec une douceur douloureuse, nostalgique et inégalée. Oui, il faudrait.

Alors je pourrai dire que j'accepte enfin de vivre avec une joie sereine qui n'a plus rien de désespérée, car dans la vie et dans la mort je n'aurai plus aucun regret. Je serai flottant, léger, comme un homme qui pense d'abord à apprécier chaque souffle de sa respiration avant de se demander continuellement si cela a véritablement un sens que de respirer.